

Danse en transe

La rencontre fulgurante
d'une danseuse espagnole
et de musiciens-guérisseurs
marocains



DIX PROGRAMMATEURS rhônalpins ont eu un coup de cœur pour *Nana et Lila*. L'enthousiasme du public, le 23 mars à Vénissieux, a prouvé qu'ils ne s'étaient pas trompés. En une heure, le spectacle de Blanca Li relie la chorégraphie contemporaine non seulement aux origines hispano-mauresques du flamenco mais aux sources rituelles de toute danse : un choc visuel en même temps qu'un manifeste intellectuel.

A trente ans, Blanca Li semble avoir vécu plusieurs vies artistiques. Native de Grenade, elle fréquente tôt les écoles de Martha Graham et Alvin Ailey, et dès 1984 elle crée à New York sa première compagnie, Nomadas. Sans renier l'enseignement de ses maîtres américains, elle se passionne déjà pour une danse métissée intégrant les formes traditionnelles d'Afrique ou d'Andalousie. Les « musiques du monde » ne l'attirent pas moins que l'expression urbaine des rappeurs new-yorkais.

De retour en Europe, elle ouvre un bar à Madrid, *El Calentito*, pour financer des spectacles hors norme, tout en participant, à l'occasion, à un spectacle de la Fura dels Baus ou à un film de Pedro Almodovar.

Elle pourrait suivre le chemin de paillettes de son amie Victoria Abril. Elle préfère engager une recherche commune avec une confrérie de musiciens de Marrakech, le groupe Gwana Halwa. En assistant à leurs concerts rituels, devant les femmes en transe dansant jusqu'à l'épuisement, elle a retrouvé, dit-elle, « l'épanchement d'énergie émotionnelle accumulée » du flamenco. *Nana et Lila* confronte ces deux expressions cathartiques. Le rituel redevient œuvre d'art.

Le spectacle commence à froid, par une sorte de flamenco retenu, épuré, presque abstrait. Un solo de Blanca Li, dont les figures hiératiques semblent exclure toute effusion, prolonge cette approche

distanciée. Une violence intérieure se perçoit cependant, prémisses de ces « vibrations telluriques » de la danse gitane, retrouvées d'instinct par Martha Graham.

Si ce solo est un des temps forts du spectacle, les autres danseuses donnent leur pleine mesure dans la seconde partie du spectacle, après l'entrée en scène des quatre musiciens. Un dialogue s'engage alors entre leurs chants, psalmodiés au rythme des tambours et crotales, et les évolutions de ces femmes. *Lila*, transposition des cérémonies de la confrérie gwana, comporte en particulier un superbe instant de libération, quand les danseuses rejettent les voiles blancs qui recouvraient leurs têtes pour exalter la fluidité sensuelle des chevelures. Cette célébration sauvage, plus animiste que païenne, est la plus magistrale des démonstrations anti-voile. Il est beau, et émouvant, qu'elle se fasse au son d'une musique d'hommes.

Dans la dernière pièce du spectacle, interprétée par toute la compagnie, la transe féminine semble reproduire les gestes archaïques des cultures méditerranéennes : au-delà de la danse, Blanca Li et ses compagnes se parent de poussière non pour dire le deuil mais plutôt pour inverser le signe de mort en signe d'épousailles.

Le balancement de leurs corps penchés sur le sol, comme pour se remémorer des gestes millénaires de travail de la terre, expriment avec une rare intensité la volonté de fertiliser le monde.

Bernadette Bost

★ Albertville, Le Dôme, le 28 à 20 h 30 (79-37-70-88). Thonon-les-Bains, Maison des arts, le 29 à 20 h 30 (50-71-39-47). Saint-Priest-en-Jarez, NEC, le 31 à 20 h 30 (77-74-41-81). Représentations ultérieures à Vienne, Privas, au Péage-de-Roussillon, à Saint-Priest et Meylan.